Michelle Perrot

Histoire de chambres

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été publié dans la collection
« La Librairie du XXIe siècle »
dirigée par Maurice Olender

ISBN 978-2-02106878-8
(ISBN 1re édition 978-2-02-089279-7)

© Éditions du Seuil, septembre 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

pour Anne,
Sarah et Vincent

Extrait de la publication

Musiques de chambres

Pourquoi écrit-on un livre ?

Pourquoi ce livre sur les chambres, étrange sujet qui a surpris plus d'un de mes interlocuteurs, vaguement inquiets de me voir égarée dans ces lieux suspects ? Des raisons personnelles, obscures à moi-même, expliquent sans doute ma réponse assez spontanée à la « demande » de Maurice Olender qui s'enquérait du livre que je pourrais écrire. Un certain goût de l'intériorité, puisé dans la mystique des couvents de jeunes filles, dont j'ai réalisé plus tard à quel point elle était imprégnée d'âge classique, l'imaginaire des contes et leurs merveilleux lits à baldaquin, la maladie vécue pendant la guerre dans l'angoissante solitude d'une grande maison tchekhovienne, l'ombre fraîche de la sieste dans les étés torrides d'un Poitou quasi espagnol, le trouble ressenti à l'entrée dans une chambre avec l'être aimé, le plaisir de fermer sa porte dans un hôtel de province ou à l'étranger, après une journée encombrée et bruissante de paroles vaines ou inaudibles : voilà bien des motifs, profonds ou futiles, à l'élection d'un lieu foisonnant d'intrigues et de souvenirs. Mes expériences de chambres irriguent ce récit. Chacun d'entre nous a les siennes et ce livre est une invitation à les retrouver.

Bien des chemins mènent à la chambre : le repos, le sommeil, la naissance, le désir, l'amour, la méditation, la lecture, l'écriture, la quête de soi, Dieu, la réclusion, voulue ou subie, la maladie, la mort. De l'accouchement à l'agonie, elle est le théâtre de

Extrait de la publication

l'existence, ou du moins ses coulisses, celles où, le masque dépouillé, le corps dévêtu s'abandonne aux émotions, aux chagrins, à la volupté. On y passe près de la moitié de sa vie, la plus charnelle, la plus assoupie, la plus nocturne, celle de l'insomnie, des pensées vagabondes, du rêve, fenêtre sur l'inconscient, sinon sur l'au-delà ; et ce clair-obscur renforce son attrait.

Ces diagonales recoupaient plusieurs de mes centres d'intérêt : la vie privée, qui s'y blottit, différemment selon les âges ; l'histoire sociale du logement, des ouvriers, acharnés à trouver une « chambre en ville » ; celle des femmes en quête d'une « chambre à soi » ; l'histoire carcérale polarisée par la cellule ; l'histoire esthétique des goûts et des couleurs, décryptant dans l'accumulation des objets et des images, et les changements du décor, le passage du temps qui leur est consubstantiel Ce n'est pas le temps qui passe, disait Kant ; ce sont les choses. La chambre cristallise les rapports de l'espace et du temps.

Le microcosme de la chambre m'attirait aussi par sa dimension proprement politique, soulignée par Michel Foucault : « Il y aurait à écrire toute une histoire des espaces – qui serait en même temps une histoire des pouvoirs, depuis les grandes stratégies de la géopolitique jusqu'aux petites tactiques de l'habitat, de l'architecture institutionnelle, de la salle de classe ou l'organisation hospitalière. […] L'ancrage spatial est une forme économico-politique qu'il faut étudier en détail [1]. » Il prenait d'ailleurs, dans la foulée de Philippe Ariès, l'exemple de la spécialisation des pièces comme signe d'émergence de nouveaux problèmes. Dans ces « petites tactiques de l'habitat », le maillage des villes, l'aménagement de la cité, de la maison, du pavillon, de l'immeuble, de l'appartement, que représente la chambre ? Que signifie-t-elle dans la longue histoire du public et du privé,

1. Michel Foucault, *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. 3, n° 195, p. 192 (repris de « L'œil du pouvoir », entretien avec Jean-Pierre Barou et Michelle Perrot, *in* Jeremy Bentham, *Le Panoptique ou l'œil du pouvoir*, Paris, Belfond, 1977).

du domestique et du politique, de la famille et de l'individu ? Quelle est l'économie « politique » de la chambre ? La chambre, atome, cellule, renvoie au tout dont elle fait partie et dont elle est la particule élémentaire, semblable à ce ciron, minuscule dans le minuscule, qui fascinait Pascal, penseur de la chambre, pour lui synonyme du retrait nécessaire à la quiétude (sinon au bonheur). « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre [2]. » Il y a une philosophie, une mystique, une éthique de la chambre et de sa légitimité. Qu'est-ce que le droit au retrait ? Peut-on être heureux seul ?

La chambre est une boîte, réelle et imaginaire. Quatre murs, plafond, plancher, porte, fenêtre structurent sa matérialité. Ses dimensions, sa forme, son décor varient selon les époques et les milieux sociaux. Sa clôture, tel un sacrement, protège l'intimité du groupe, du couple ou de la personne. D'où l'importance majeure de la porte et de sa clef, ce talisman, et des rideaux, ces voiles du temple. La chambre protège : soi, ses pensées, ses lettres, ses meubles, ses objets. Rempart, elle repousse l'intrus. Refuge, elle accueille. Resserre, elle accumule. Toute chambre est peu ou prou une « chambre des merveilles », à l'égal de celles qu'au XVIIe siècle constituaient les princes avides de collections. Celles des chambres ordinaires sont plus modestes. Albums, photos, reproductions, souvenirs de voyage donnent parfois un côté un peu kitsch aux chambres – musées du XIXe siècle saturés d'images [3]. On peut tout embrasser du regard dans ces modèles réduits du monde. Xavier de Maistre, dans son *Voyage autour de ma chambre* [4], se donne la

2. Blaise Pascal, *Pensées*, VIII : « Divertissement », 126, in *Œuvres complètes*, éd. Michel Le Guern, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, t. 2, p. 583.

3. Philippe Hamon, *Imageries. Littérature et image au XIXe siècle* (2001), Paris, José Corti, 2007.

4. Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre* (1794), 2e éd., Paris, Dufort, 1797 ; rééd. Paris, José Corti, 1984.

Extrait de la publication

maîtrise de l'univers qu'il ordonne faute de pouvoir le parcourir. Edmond de Goncourt décrit sa chambre comme une boîte enveloppée dans ses tapisseries ; parmi les objets, une cassette ayant appartenu à sa grand-mère qui y serrait ses cachemires et où il garde des souvenirs personnels [5]. « La forme imaginaire de toute habitation, c'est la vie, non dans une maison, mais dans un boîtier. Celui-ci porte l'empreinte de celui qui l'occupe [6]. »

Métaphore de l'intériorité, du cerveau, de la mémoire (on parle de « chambre d'enregistrement »), figure triomphante de l'imaginaire romantique et plus encore symboliste, la chambre, structure narrative romanesque et poétique, est une représentation qui rend parfois difficile la saisie des expériences, qu'elle médiatise. Celles-ci sont pourtant au cœur de ce livre, dont les chapitres s'articulent autour d'elles. Fugitifs, étrangers, voyageurs, ouvriers en quête d'une pièce, étudiants désireux d'une mansarde et d'un cœur, enfants curieux et joueurs, amateurs de cabanes, couples assurés ou vacillants, femmes avides de liberté ou acculées à la solitude, religieux et recluses affamés d'absolu, savants qui puisent dans le silence la solution d'un problème, lecteurs boulimiques, écrivains qu'inspire le calme vespéral sont, autant que le roi, les acteurs de cette épopée camérale. La chambre est le témoin, la tanière, le refuge, l'enveloppe des corps, dormants, amoureux, reclus, perclus, malades, expirants. Les saisons lui impriment leur marque, plus ou moins ouverte ou feutrée. De même que les heures du jour qui la colorent si diversement. Mais la part nocturne est sans doute la plus importante. Ce livre est une contribution à l'histoire de la nuit [7], une

5. Cf. Edmond de Goncourt, *La Maison de l'artiste* (1881), Dijon, L'Échelle de Jacob, 2003.

6. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 230.

7. « La nuit » (plutôt dans l'espace de la ville), *Sociétés et Représentations*, n° 4, mai 1997 ; Simone Delattre, *Les Douze Heures noires. La nuit à Paris*

Extrait de la publication

nuit vécue à l'intérieur (sinon intérieure), sourdement bruissante des soupirs de l'amour, des pages tournées du livre de chevet, du crissement des plumes, des tapotis de l'ordinateur, du murmure des rêveurs, du miaulement des chats, des pleurs des enfants, des cris des femmes battues, des victimes, réelles ou supposées, des crimes de minuit, des gémissements et de la toux des malades, du râle des mourants. Les bruits de la chambre composent une étrange musique.

Mais la chambre est d'abord un mot et une excursion dans les principaux dictionnaires – de la *Grande Encyclopédie* au *Trésor de la langue française* –, qui en déclinent les usages à longueur de colonnes, réservent bien des surprises, notamment quant à ses origines antiques. La *kamara* grecque désigne un espace de repos partagé avec des « camarades », auxquels nous aurions prêté une posture plus martiale : une chambrée en somme. Mais il y a plus complexe. La *camera* latine, terme d'architecture, est « le mot par lequel les Anciens désignaient la voûte pour certaines constructions voûtées ». La voûte vient de Babylone. Les Grecs la pratiquaient peu, excepté dans les tombeaux : il y avait en Macédoine « des chambres funéraires garnies de lits de marbre sur lesquels les morts étaient couchés et abandonnés aux effets de la décomposition »[8] : encavés, en somme. Les Romains ont emprunté la voûte aux Étrusques ; ils en faisaient des tonnelles *(cameraria)* pour trinquer joyeusement et, avec des matériaux légers, voire des roseaux, en recouvraient les galeries de leurs villas, qui, du reste, ignoraient la « chambre », y compris matrimoniale. Pour désigner le lieu de retrait, de repos ou d'amour, les Latins parlaient de *cubiculum* : un réduit étroit pour le « lit », racine du mot, un non-lieu, dit Florence

---

au XIXe siècle, préface d'Alain Corbin, Paris, Albin Michel, 2000 ; Alain Cabantous, *Histoire de la nuit, XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2009.

8. Léon Heuzey, *in* Charles Daremberg et Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 1887, t. 1, 2e partie, sur « *camara*, ou plus ordinairement *camera* ».

Extrait de la publication

Dupont[9], une pièce reculée, petite, carrée, carrelée, diurne ou nocturne, qu'on peut fermer à clef, sexuelle et donc secrète, en raison de la honte qui s'attachait non à l'acte sexuel lui-même, mais à sa publicité réprouvée. Le sentiment de la pudeur n'est pas seulement chrétien. La *camera* en pierre, les Romains l'ont utilisée pour des chambres fermées aux deux bouts, souvent funéraires : des caveaux encore.

Par extension, selon Hérodote, on appelait *camera* des chariots couverts, « portant une sorte de tente ou de chambre fermée, mystérieux véhicules dans lesquels les riches Babyloniennes se rendaient au temple de la déesse Mylitta ». Ce devait être des cerceaux recouverts d'étoffes, « disposition que l'on retrouve [...] dans beaucoup de nos voitures de roulage et de campagne », ajoute Léon Heuzey, collaborateur du *Dictionnaire des antiquités*, en cette fin d'un XIXe siècle rural ; et l'on pense aussi aux chars des migrants de l'Ouest américain. De semblables chariots couverts transportaient les jeunes filles de Sparte en chemin pour la fête des Hyacinthies à Amyclées. Dans un sens analogue, le mot latin *camera* s'appliquait « aux cabines, arrondies en berceau, qui se dressaient à l'arrière de certains vaisseaux antiques, particulièrement sur ceux qui étaient destinés à transporter des personnes de distinction »[10], telles qu'on en voit en effet sur la colonne Trajane. Il existe ainsi une très ancienne parenté entre la cabine de bateau et la chambre, qui se prolonge à travers la « chambre du capitaine », celle du second et la « chambre des cartes », celle des machines. Dans ce summum du luxe qu'est au XIXe siècle la croisière sur un paquebot, la cabine cristallise le rêve du confort et de l'intimité. Frédéric Moreau s'imagine

9. Florence Dupont, « Des chambres avant la chambre », in *Rêves d'alcôves. La chambre au cours des siècles*, catalogue de l'exposition du musée des Arts décoratifs, Paris, Réunion des musées nationaux, 1995 (abondamment illustré), p. 13-25.

10. Léon Heuzey, *in* Charles Daremberg et Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, *op. cit.*

avec Mme Arnoux : « Ils voyageaient ensemble, au dos des dromadaires, sous le tendelet des éléphants, dans la cabine d'un yacht parmi des archipels bleus [11]. » Un espace minuscule, protégé, bercé, propice à l'enlacement.

On voit tout ce qui se joue autour de la chambre, de toile ou de pierre, voûte, berceau, tonnelle ou caveau : ses liens avec le repos, le sommeil, nocturne ou éternel, le transport, la mort. Dans tous les cas se profile l'idée de limites, de clôture, de sûreté, voire de secret, qu'il s'agisse de garder des jeunes filles, des femmes, des gens de qualité, des disparus.

Les choses se compliquent au Moyen Âge, qui mériterait une excursion sémantique plus poussée, et à l'époque moderne, par l'irruption du politique dans le domestique. « Il y a peu de termes dans la langue qui ait autant d'acceptions figurées que le mot *chambre* », lit-on dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, particulièrement diserte à cet égard. Diderot et l'architecte Jean-François Blondel se sont partagé le travail, le second traitant l'espace matériel, le premier ses figures. Blondel décrit les divers types de chambres – du throne *(sic)*, du dais, du conseil, de communauté –, d'où émerge la « chambre à coucher ». « En général le mot de *chambre* exprime la pièce d'un appartement destiné au sommeil, et alors on l'appelle, selon la dignité des personnes qui l'habitent, et la décoration dont elles sont revêtues. » À cette chambre, qu'il contribue à mettre en forme en ces temps d'essor de l'habitation, Blondel consacre de longs développements ; il sera un de nos guides.

Diderot s'attache aux configurations juridiques et politiques de la chambre, très attentif aux recouvrements de sens [12] : « On

11. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale. Histoire d'un jeune homme* (1869), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1948, t. 2, 1re partie, V, p. 100.

12. De même les dictionnaires des institutions du XIXe siècle où les définitions administratives et juridiques sont les plus nombreuses : le *Dictionnaire général de biographie et d'histoire* de Louis Charles Dezobry et

Extrait de la publication

a transporté ce mot des endroits appelés *chambres*, où des personnes s'assemblaient pour différentes affaires, aux personnes même assemblées, et de l'espace renfermé par des murs, et percé d'une porte et de fenêtres qui forme la *chambre* prise au simple, on l'a appliqué à tout autre espace qui a dans les Arts quelque analogie, soit avec les usages de cette partie d'un appartement, soit avec sa figure. » Suit une liste impressionnante de définitions concernant justice, police, finances (chambre des aides, des comptes [13]), communautés [14] et politique (chambre du conseil), qui tirent leurs noms de leurs fonctions. Sans oublier arts et techniques (chambre obscure de l'optique, chambre de l'œil, chambre d'artillerie…). Nombre de chambres portent le nom des lieux qu'elles occupent, voire de leur décor : la grand-chambre du parlement de Paris, fort vaste, est aussi appelée « grand-voûte » parce qu'elle est voûtée dessus et dessous, ou encore « chambre dorée », bien qu'elle n'ait pas conservé les dorures qui l'ornaient du temps de Louis XII. Un plafond parsemé d'étoiles a donné son nom à la chambre éponyme. Dans la chambre ardente, tendue de noir et éclairée de flambeaux, on jugeait les criminels d'État d'illustres familles. Il existe aussi un sens moral ou hiérarchique : chambre « haute » pour les pairs anglais et « basse » pour les élus des Communes (comme on dirait « haute » et « basse » cour).

Le vocabulaire exprime les relations complexes entre le domestique et le politique et leurs espaces, d'abord confondus. Les seigneurs rendaient la justice dans leur chambre, voire sur leur

---

Théodore Bachelet parle essentiellement des assemblées ; la *Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* d'Henri Lamirault *et al.* (31 vol., 1886-1902, t. 10, p. 320-394) est plus compréhensive.

13. Dite « chambre d'Anjou » parce qu'elle avait de grandes armoires étiquetées du nom des provinces où étaient rangés les registres : Anjou, Normandie, etc.

14. Chambre de communauté : « une salle où les syndics de chaque profession s'assemblent pour recevoir maîtres des artisans qui font chef-d'œuvre. » D'où dérivera « chambre syndicale ».

Extrait de la publication

lit ; la chambre du lit devient « lit de justice ». Puis on distingua chambre de « retrait », pour le repos, et chambre de « parement » ou de « parade », pour les audiences publiques et les événements solennels. Charles V, malade, se tient dans sa « chambre de gîte » ; mourant, on le transporte dans la « chambre de parade » pour qu'il expire avec toute la dignité royale [15]. Toutefois, les Bourbons eurent tendance à réaffirmer l'absolu de leur pouvoir et la prééminence de leur personne en recevant les courtisans dans leur chambre, en y tenant conseil et en s'allongeant dans les assemblées. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le roi pouvait assister couché aux séances plénières du parlement de Paris ; il prenait place sous un dais. La chambre a donc un rôle public. Elle est le siège du pouvoir. Ou du moins son symbole, comme le montre Versailles.

La démocratie s'est coulée dans ces moules : les Communes sont logées dans la *House of Parliament* et on « siège » à la Chambre des députés, appelée aujourd'hui « Assemblée nationale ». On passe du contenant (la chambre) au contenu (l'assemblée), comme le signalait Diderot. La représentation parlementaire s'organise dans un espace où les dispositifs architecturaux ont été choisis pour des raisons non seulement pratiques, mais plus encore morales et idéologiques. Au cercle, longtemps jugé plus satisfaisant pour son égalitarisme supposé, les révolutionnaires ont préféré l'hémicycle, adopté en 1795, tel qu'il est aujourd'hui. Non sans débats récurrents, très éclairants sur les conceptions de la vie politique [16]. L'hémicycle privilégie la

15. Cf. Henry Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Maison Quantin, s.d., t. 1, p. 666-714 (riche et subtil).

16. Dont rend compte Jean-Philippe Heurtin, *L'Espace public parlementaire. Essai sur les raisons du législateur*, Paris, PUF, 1999 ; il traite essentiellement de l'hémicycle de l'Assemblée nationale, en attendant d'autres travaux sur les entours. Cf. aussi Jean Starobinski, « La chaire, la tribune, le barreau », *in* Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. 2 : *La Nation*, 3 : « Les mots », Paris, Gallimard, 1986, p. 425-487. L'un et l'autre parlent peu du problème qui nous occupe ici : la chambre.

Extrait de la publication

tribune, qui convenait à l'éloquence des assemblées révolutionnaires. Celles-ci avaient répudié le vocabulaire caméral, trop marqué par l'Ancien Régime. Le roi réunissait ses chambres. Les citoyens s'assemblent. Rien d'étonnant à ce que la Restauration revienne aux « chambres » et s'interroge sur la place convenable de la tribune. Le député Desmousseaux de Givré, dans son intervention à la Chambre en 1828 (et à nouveau en 1839 sous la monarchie de Juillet), est particulièrement clair sur ce point : « Le second inconvénient que je signalais, je le touche des mains, c'est cette tribune dans cette chambre. Et je vous prie, Messieurs, de rapprocher ces deux expressions : une tribune et une chambre. Mirabeau vous disait que ce sont là des paroles qui hurlent de se retrouver ensemble [17]. » La tribune a transformé l'Assemblée en salle de spectacle ; en introduisant la place publique dans les délibérations, on a favorisé les émotions. Or « on ne doit pas parler devant une chambre comme on parlerait devant un peuple [18] ». On imagine mal en effet Mirabeau tonnant dans une chambre. Le système représentatif « est précisément la substitution du débat public au débat populaire, et le but d'un règlement parlementaire, c'est la modération de ce débat dans une chambre et non pas dans une place publique ». Desmousseaux de Givré refuse la théâtralité de la tribune. Les députés devraient pouvoir parler de leur place, comme ils le font en Angleterre, aux Communes ; user d'une éloquence purement « privée », qui poursuive l'art de la conversation. Celle-ci est échange, discussion plus qu'affrontement, entre gens de bonne compagnie, experts plus qu'adversaires [19]. Le débat n'a rien de futile ; il illustre deux conceptions de la vie parlementaire qui

17. Séance de la Chambre des députés, 22 janvier 1839, cité par Jean-Philippe Heurtin, *L'Espace public parlementaire*, *op. cit.*, p. 129 *sq.*

18. Timon, 1842, cité *ibid.*, p. 125.

19. Cf. Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980 ; « La conversation », *in* Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. 3 : *Les France*, 2 : « Traditions », Paris, Gallimard, 1992, p. 679-743.

différencient la France et l'Angleterre. La chambre s'oppose au forum ; elle conserve une double connotation d'Ancien Régime et d'espace privé, d'où l'allergie qu'elle suscite chez les républicains. « Chambre » ne recouvre pas « Assemblée ». La « Chambre des députés » n'est pas identique à l'Assemblée nationale, même si, oublieux de ces conflits, nous employons aisément les deux expressions l'une pour l'autre.

De ce glissement sémantique du domestique, du moins du privé, au politique, les « chambrées » provençales fournissent un exemple désormais classique. La « maison des hommes », espace de sociabilité masculine caractéristique du monde méditerranéen, installée dans une « chambro » ou « chambrette », devient lieu de conciliabule, de délibération secrète et d'opposition républicaine méridionale [20]. Elle s'intitule « cercle » dans l'espace public, tout en conservant cette référence – et révérence – au rond de la conversation.

Le *Trésor de la langue française* rend compte, citations à l'appui, de ces multiples sens. Il distingue les lieux de délibération des assemblées et ces assemblées elles-mêmes ; les espaces spécialement aménagés pour des personnes ou pour renfermer des choses, sans oublier la chambre du cerf dans la forêt ou la cavité du cerveau. La chambre peut être haute, basse, belle (et souvent réservée aux amis), bonne ou mauvaise, froide, forte, obscure, claire, noire, garnie, meublée, étoffée [21]. La littérature la pare de toutes les couleurs : bleu, blanc, rouge, jaune [22]. Le chambrelan (ouvrier en chambre) y travaille, le malade la « garde », le nigaud

20. Voir ci-après, chap. « Chambres ouvrières », mention des travaux de Lucienne Roubin et de Maurice Agulhon.

21. « Chambre étoffée » : terme juridique par lequel on désignait les meubles attribués à une femme après la mort de son mari.

22. Quelques titres parmi d'autres : Prosper Mérimée, *La Chambre bleue*, 1872 ; Georges Simenon, *La Chambre bleue*, 1964 ; August Strindberg, *La Chambre rouge*, 1879 ; Gaston Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*, 1907 ; Nicolas Bouvier, *La Chambre rouge*, Genève, 1998 ; Christine Jordis, *La Chambre blanche*, Paris, Seuil, 2002 ; etc.

s'y laisse « chambrer » (duper), les vins s'y améliorent. On se méfie des stratèges « en chambre », comme des filles « mises en chambre » par des galants. Le service de la chambre est surtout féminin : chambrillon, chambrière, femme de chambre dessinent une hiérarchie que couronne la caméristé, attachée à une princesse. Masculin, il est beaucoup plus relevé, nécessairement aristocratique dans le système de Cour : « valet de chambre » et « chambellan » sont autant des titres que des tâches, comme le « chambrier du couvent » (office claustral) ou le « camérier », le « camerlingue » de la chambre du pape.

La chambre qui nous occupe, c'est la chambre privée, dans toutes ses acceptions, à coucher, mais pas seulement, et alors commune, conjugale, particulière ; dans toutes ses formes et ses fonctions, y compris scripturaires, mystiques, hôtelières, médicales, claustrales, punitives et répressives. Espace en expansion, de plus en plus spécialisé, objet construit par les civilités, le sens de l'intime, l'évolution de la vie familiale, celle de l'individu, la chambre a pris dans les habitations modernes, comme dans la littérature et l'imaginaire, une place considérable. Il s'agit moins de retracer une ethnologie [23], une histoire des chambres, largement esquissée ailleurs [24], que d'en retrouver les généalogies multiples, lignes mélodiques où se mêlent la religion et le pouvoir, la santé et la maladie, le corps et l'esprit, le sexe et l'amour. De dessiner, sans autre prétention que le plaisir, quelques portraits, empruntés surtout à l'âge classique de la chambre, la grande époque camérale qui va de la Renaissance à nos jours. Histoire à dominante occidentale qu'il serait passionnant de prolonger ailleurs. On entrevoit le legs de l'Orient, l'attrait de ses « divans profonds », des mille et une nuits bercées par la voix de Schéhérazade. Mais ce que peut représenter la

23. Pascal Dibie, *Ethnologie de la chambre à coucher*, Paris, Métailié, 2000.
24. Philippe Ariès et Georges Duby, *Histoire de la vie privée. De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Seuil, 5 vol., 1985-1987.

Extrait de la publication

chambre, ou son équivalent, pour l'Afrique ou pour l'Orient extrême, je n'en sais pas grand-chose.

Chambre occidentale donc, surtout française, pas très allemande, italienne par le matrimonial et espagnole par la mystique, anglaise avec précaution, le mot *room* ayant un double sens, intraduisible en français [25]. Chambre hexagonale, dira-t-on avec regret, scrutée par les sociologues de l'habitat [26], objet d'expositions [27], de livres, qui la traversent sans toujours s'y arrêter, mais assez peu fréquentée par les archives. Monde transitoire, caché, minuscule, la chambre y a laissé peu de traces. Ordinairement, l'administration, la police ne pénètrent pas dans ce sanctuaire du privé, dont même la Révolution avait préservé l'inviolabilité nocturne, interdisant d'y perquisitionner entre le coucher et le lever du soleil. Deux exceptions toutefois : le notaire pour les inventaires après décès, les seuls à fournir des descriptions précises du mobilier, dressés par des huissiers, bien nommés [28] ; le juge d'instruction et ses experts, en quête des indices du crime, décryptant le « mystère de la chambre », jaune ou pas [29]. Lieu éventuellement criminel, la chambre n'a rien perdu de son intérêt pour les enquêteurs ; mais on y procède

25. « Le mot anglais *room* signifie à la fois une chambre et l'espace que l'on occupe physiquement et, mentalement, celui que l'on tient dans la pensée d'autrui. Autrement dit, le titre anglais contient un double sens, intraduisible en français » (Pierre Nordon, préface à Virginia Woolf, *La Chambre de Jacob [Jacob's Room]*, in *Romans et Nouvelles*, Paris, LGF, coll. « La Pochothèque », 1993, p. 22).

26. Notamment Monique Eleb et Anne Debarre, auxquelles nous nous référons souvent.

27. Cf. *Rêves d'alcôves*, *op. cit.*

28. Fondement des travaux de Daniel Roche et d'Annick Pardailhé-Galabrun, *La Naissance de l'intime. 3 000 foyers parisiens, XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, PUF, 1988.

29. Virginie Berger, *Sociétés et Représentations*, n° 18, octobre 2004 ; l'auteure étudie les relevés faits par ces enquêteurs dans une série d'affaires criminelles dans les Deux-Sèvres au XIXe siècle ; les croquis montrent la disposition du mobilier ; elle note la fréquence de deux lits dans une chambre commune.

Extrait de la publication

moins par observations visuelles, dont les techniques modernes ont toutefois décuplé l'acuité, que par prélèvements d'humeurs (sang, sperme, salive, sueur) analysés en laboratoire [30].

L'imprimé s'avère beaucoup plus riche. La chambre hante les livres. Traités d'architecture ou d'arts décoratifs, revues d'ameublement, manuels de savoir-vivre, d'hygiène, enquêtes médicales et sociales sur l'habitat, journaux de voyage, littérature personnelle (correspondances, journaux intimes, autobiographies), à laquelle elle est intimement liée dans sa production même, en disent les formes et les usages. Les bibliothèques livrent des chambres à foison, mais dispersées, semées comme les cailloux du Petit Poucet sur les chemins de la forêt. Les retrouver dans le dédale et l'enchaînement des textes fut le principal plaisir de cette recherche. La chambre fut mon fil d'Ariane et ma caverne d'Ali Baba, rebondissant d'un livre, d'un auteur à l'autre, au gré aussi des conversations. Le premier étonnement passé (« Quelle chambre ? La Chambre des députés ? »), mes interlocuteurs me suggéraient des pistes : « Avez-vous pensé à… ? », me communiquaient leurs expériences, m'autorisant parfois à les citer. Si bien que ce livre porte leur marque et, en quelque sorte, leur appartient.

La poésie ouvre une « fenêtre éclairée » par Baudelaire. Et le roman est une source inépuisable. Au XIXe siècle, il accorde à l'espace privé, théâtre des intrigues mondaines et familiales, une place considérable. Balzac, Flaubert, Zola, Maupassant, les Goncourt, le décrivent à longueur de pages [31]. Non seulement par goût du pittoresque, mais aussi, de manière plus raffinée, comme expression des caractères, des mœurs, des destins de

30. « L'expertise du sang retrouvé dans la chambre de l'enfant pourrait réorienter les investigations » : passés aux ultraviolets, les murs de la chambre de la petite Maddie McCann révèlent sur un pan des traces d'hémoglobine (*Le Monde*, 13 août 2007).

31. Michelle Perrot, « Espaces privés », *in* Franco Moretti (dir.), *Il Romanzo*, Milan, Einaudi, t. 4, 2003.

Extrait de la publication

leurs personnages. *La Comédie humaine*, les malheurs des *Misérables*, les tourments de Mme Bovary, les drames des Rougon-Macquart se lisent dans les intérieurs dont leurs auteurs font une lecture métaphorique, idéologique, sociale et psychologique. Ils révèlent le statut, le caractère, les vicissitudes, les ambitions des habitants, comme la physionomie dit le tempérament. Il y a une physiognomonie [32] de l'intérieur comme du visage, une archéologie des « reliques domestiques » équivalente à celle du patrimoine [33].

Le vice et la vertu imposent leur marque, comme la réussite sociale. Chez Balzac, changer de situation, c'est nécessairement changer de logement ou le modifier. *César Birotteau* fourmille de notations à cet égard. Inventeur heureux de la « Pâte des sultanes », le parfumeur bouleverse sa maison pour y donner un bal, sans oublier de modifier l'espace de ses femmes : « Je renouvelle ta chambre », dit-il à son épouse ; « je te ménage un boudoir, et donne une jolie chambre à Césarine » (sa fille). La chambre crasseuse de Claparon, le faux banquier, avec des rideaux tirés à la hâte, deux couverts « et les serviettes tachées par le souper de la veille », dit son dévergondage. Inversement, « la vie pure et simple de [l'oncle] Pillerault était révélée par les dispositions intérieures de son appartement composé d'une antichambre, d'un salon et d'une chambre. Aux dimensions près, c'était la cellule d'un chartreux, simple comme celle d'un

32. Ce terme vieilli désignait au XIXe siècle la science du visage. Cf. Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions du XVIe siècle au début du XIXe siècle*, Paris, Payot-Rivages, 1988.

33. « La plupart des observateurs peuvent reconstruire les nations ou les individus dans toute la vérité de leurs habitudes, d'après les restes de leurs monuments publics ou par l'examen de leurs reliques domestiques. L'archéologie est à la nature sociale ce que l'anatomie comparée est à la nature organisée » (Honoré de Balzac, *La Recherche de l'absolu* [1834], in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 10, p. 658).

Extrait de la publication

religieux ou d'un vieux soldat »[34]. *Ursule Mirouët* met en jeu une symbolique des lieux dont les chambres sont des pivots : chambre tabernacle de feu M. de Portenduère, « dans l'état où elle fut au jour de sa mort » ; chambre de jeune fille d'Ursule, où on « respire un parfum de ciel »[35].

Zola construit *Pot-Bouille* autour des escaliers et de la hiérarchie des étages. Dans *L'Assommoir*, l'ascension puis la dégradation du ménage de Gervaise et Coupeau se lisent dans les changements de leur logis, leur renoncement à l'intimité et leur retour à la promiscuité. La chambre de Renée *(La Curée)* dit sa sexualité dépravée, et la déchéance de Nana s'achève dans sa mort à l'hôtel. Flaubert utilise subtilement l'espace caméral : la chambre de Félicité ou celle d'Emma Bovary cristallisent leurs vies et leurs rêves. Dans ses carnets, il esquisse le projet d'une maison métaphorique : « Au rez-de-chaussée (état inférieur), le salon, meubles simples et commodes : c'est, pour le public, l'amabilité, l'abord facile. Et la cuisine, donnant sur la cour : les pauvres. La salle à manger ? Hospitalité, vie publique. Le cœur sera dans la chambre à coucher ; par-derrière, les lieux, où vous jetterez les haines, les rancunes, les colères, toutes les saletés[36]. » On pourrait multiplier les exemples. Ils nous disent certes ce qu'est la chambre, mais plus encore ce qu'elle représente comme ressort de l'intrigue et structure signifiante. Cette chambre imaginaire, productrice et saturée d'images, nous concerne en tant que matrice des autres.

L'iconographie appartient, de manière plus complexe encore,

34. *César Birotteau* (1833), *ibid.*, t. 6, p. 120. Pillerault est un républicain généreux et idéaliste qui soutient le parfumeur dans toutes ses tribulations.

35. *Ursule Mirouët* (1841), *ibid.*, t. 3, p. 836. Le roman est construit sur une symbolique des lieux dont Madeleine Ambrière a analysé le fonctionnement (*ibid.*, p. 766 *sq.*).

36. Pierre-Marc de Biasi (éd.), *Les Carnets de travail de Gustave Flaubert*, Paris, Balland, 1988, p. 238 (écrit dans la période préparatoire à la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*).

Extrait de la publication

Israel Rosenfield, *« La Mégalomanie » de Freud*.
Pierre Rosenstiehl, *Le Labyrinthe des jours ordinaires.*
Jean-Frédéric Schaub, *Oroonoko, prince et esclave. Roman colonial de l'incertitude*.
Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân*.
Jean-Claude Schmitt, *La Conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction.*
Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann*.
Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes*.
David Shulman, Velcheru Narayana Rao et Sanjay Subrahmanyam, *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*.
David Shulman, *Ta'ayush. Journal d'un combat pour la paix. Israël Palestine, 2002-2005*.
Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple*.
Jean Starobinski, *Les Enchanteresses*.
Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie.*
Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse*.
Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire*.
Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa*.
Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori*.
Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne*.
Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist*.
Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, suivi de *L'Utopie linguistique ou la pédagogie du vertige*.
Camille de Toledo, *Vies potentielles*.
César Vallejo, *Poèmes humains* et *Espagne, écarte de moi ce calice*.
Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne*.
Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique*.
Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*
Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II*.
Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya*.
Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes*.
Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers*.
Nathan Wachtel, *Mémoires marranes. Itinéraires dans le* sertão *du Nordeste brésilien*.
Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde*.
Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au* XVII*e siècle*.

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2013. N° 111329 ( )
IMPRIMÉ EN FRANCE
Extrait de la publication